



Serge Airoldi

Si maintenant  
j'oublie mon île

Vies et mort de Mike Brant

*roman*

*l'antilope*





# Si maintenant j'oublie mon île

Vies et mort de Mike Brant

Design de couverture, conception graphique  
et réalisation des pages intérieures : Cédric Ramadier

Image de couverture : Cédric Ramadier

Édition : Anne-Sophie Dreyfus

*[www.editionsdelantilope.fr](http://www.editionsdelantilope.fr)*

© Éditions de l'Antilope, Paris, 2021.

Serge Airoldi

Si maintenant  
j'oublie mon île

Vies et mort de Mike Brant

*roman*

*l'antilope*



*Pour Clémentine Ferreri Airoidi, ma mère,  
en mémoire vive.*





*« Où est le réel?  
Où est le roc où l'on puisse bâtir?  
Autour de nous : du sable. »*  
Loránd Gáspár,  
*Approche de la parole*



# 1

LA VIE EST UNE FABLE, Moshé.

Longtemps, et peut-être parce que ce souvenir je l'ai imaginé, je l'ai répété cent fois – et alors l'écholalie fournissait la preuve –, j'ai vu l'image de Guy Lux, dans le téléviseur. Lui seul était la télévision presque toute entière, doigt pointé vers moi, le costume gris, je me souviens volontiers de cette couleur. Néron aimait le vert, Napoléon aussi, Héraclite, l'obscur, Goethe, le bleu. Guy Lux, lui, avait choisi le gris, toujours le gris, souvent lui. L'émission s'appelle *Top 45* dans mon souvenir – a-t-elle jamais existé cette émission ? Je dois confondre avec *Platine 45* de Jacky – et dans ce programme que je situe juste avant le Journal de 20 heures, je me souviens du jingle, comme un labyrinthe psychédélique qui finit par faire loucher. À la façon du jeu du kaléidoscope qu'animait Denise Fabre, avec le magicien Garcimore et ses souris blanches. Une ronde

de signes pour endormir les serpents. Et Guy avec son doigt pointé vers moi, vers nous tous, son ton grave, son micro carré dont j'aimais me convaincre qu'il était une glace, ces glaces industrielles qui brûlent langue, émail, gencives.

*Lux, fiat lux, fiat lux et facta lux, lux, lumen, amen :*  
tout le faux, l'étrange éclat de la télévision.

Le si sombre éclat.

Guy Lux, doigt pointé vers moi, vers nous tous, me dit alors quelque chose comme : « Cette fois, Mike a malheureusement réussi. Ce matin, Mike nous a quittés. » Après je ne sais plus. C'était le 25 avril 1975. Au Journal de 20 heures, ils avaient dû en parler aussi. Jean-Claude Bourret sur TF1. Jean-Marie Cavada ou Guy Thomas sur Antenne 2. Je ne sais plus à quoi ressemblait Guy Thomas. Des recherches m'informent qu'il s'est éteint en 1992. Je découvre une photographie de lui, cravate couleur melon, chemise noire, cheveux blancs plaqués sur le côté, lunettes énormes à monture métallique, l'air sérieux, la veste du costume, grise, elle aussi.

Et déjà, je m'éloigne de toi, Moshé.

Tu es mort ce 25 avril 1975. Tu t'es jeté dans le vide, à Paris. Des témoins disent avoir entendu un cri inhumain, une voix qui hurlait « *non* », quelque chose comme « *non* », et un choc violent. Et pendant toutes ces années, je t'ai laissé sédimenter en moi une collection de possibilités.

Vendredi 25 avril 1975. Un jour avant shabbat.

Je ne sais rien de shabbat. Je fréquente un autre livre que le Talmud et la Torah. Et d'ailleurs, affirmer que *cet autre livre* m'est familier n'est pas la vérité. Ce n'est qu'une vérité. Un semblant de vérité. La mienne, toute imparfaite. Elle consiste à voyager à ma façon dans *cet autre livre* comme je le fais depuis des décennies avec tellement de textes, certain, comme Flaubert, que l'important, c'est « l'orgie de littérature ».

Donc le Talmud m'est inconnu et la Torah. J'ai biberonné au lait de la Bible. J'ai su ses rudiments, acquis quelques bribes. Puis j'ai voulu approfondir un peu, mais en pagaille, sans véritable ordre dans l'apprentissage, la connaissance. J'ai lu, tout seul, sans exégèse comme bon secours. Sans l'explication. Sans d'autre

salut que la curiosité et que les grands rendez-vous avec le *Cantique des Cantiques*, l'*Ecclésiaste*, l'*Épître aux Romains*, l'*Apocalypse*.

Dans l'*Apocalypse*, où il est question de tellement de choses, tout s'y annonce, je crois : des lions, des dragons, des léopards, des chiffres, des livres qu'il faut écrire, le feu, le soufre, les anges, l'agneau, le sang, les prophètes, la bête écarlate, l'Euphrate, le deuil, Babylone, les bois très précieux, l'airain, le fer, le marbre, le cinnamome, les aromates, les parfums, la myrrhe, l'encens. Le texte évoque aussi quatre chevaux. Un blanc, un roux, un noir, un autre de couleur pâle. Livide.

Quatre chevaux, comme me viennent, en cet instant, les fameux *Cavallini* de Zoran Mušič. Ou les *Chevaux Daliniens* de Dali.

Tu trouveras curieux que j'associe ton nom à l'image des quatre chevaux apocalyptiques. Crois bien que cela m'étonne aussi, Moshé. J'essaierai de fouiller cette audace. Et aussi, comme à chaque tentative d'épuisement d'un réel, je te dirai, encore et encore, que nous n'écrivons jamais ce que nous voulons écrire, que nous

n'écrivons qu'un vague mystère qui nous échoie, qui sait comment, qui sait d'où, de quelle source, de quel ruisselet.

Peut-être est-ce encore un tour de la Fable? De *la collection des possibilités?*

Le 25 avril 1975, j'avais huit ans. Je croyais alors que la matérialité des vivants de la télévision n'était en rien comparable à celle des vivants de mon entourage. De la vie, je ne savais que l'immédiat, le pli habituel des choses, des gens, les rides, les sourires, la gravité. Le lointain m'était inconnu.

Sauf le lointain de Marie.

En quittant la France dans les années cinquante, cette cousine de mon père qui se prénomma Maria avait à peine oublié ses racines italiennes pour devenir Marie la Française, qu'elle embrassait déjà l'identité américaine de Mary.

Mary à New York. Mary, hôtesse de l'air. Mary, mannequin. Top girl. Top woman. Très intelligente. Audacieuse. Magnifique. Des cheveux en cascade comme



Dalida. Auburn. Du feu. Une allure folle. Et cet été où elle était revenue en France, vêtue d'une combinaison mauve scintillante, serrée à la taille. Quelque chose de disco. Talons hauts comme l'Empire State Building. Je ne savais pas encore que les femmes pussent vivre ainsi, avoir une taille aussi fine, des cheveux magiques, puissants comme ceux, jadis, des guerriers de Sparte qui leur accordaient un soin extrême avant le combat. Devant Mary, les hommes ne parvenaient pas à fermer la bouche. La mâchoire inférieure tombait. Les femmes passaient plus souvent devant la glace pour ajuster leur coiffure, leur poitrine, guetter un indice d'elles. Les plus vieilles parmi elles, en noir, genoux serrés, les mains posées à plat sur les cuisses, n'attendaient plus rien de l'existence et des jeux de la séduction. Elles semblaient grommeler entre leurs dents de vilains reproches.

Je n'ai plus jamais revu Mary.

À la télévision, les vivants n'étaient jamais que des vortex. Les courants chauds rencontraient les courants froids et une tornade naissait. Cloclo était électrique. Avenue Exelmans, seizième arrondissement, Paris, il n'avait pas encore eu l'idée saugrenue de redresser une